

*La passion du vrai*¹

Nous autres humains, nous savons maintenant que nous sommes immortels. Nous le savons grâce au grand Raël, ce demi-frère de Jésus que l'état civil français s'obstine à appeler du nom profane et légèrement bouffon de Claude Vorilhon. Les extra-terrestres sont venus à la rencontre du grand Raël dans les volcans d'Auvergne, afin de lui confier la mission de nous rendre divins. C'est ainsi, et pas autrement. Aux esprits forts qui se permettraient de douter de cette annonce vulcanienne, Claude Vorilhon rétorque par ce propos vertigineux : « Sans doute, je ne peux pas *prouver* que j'ai rencontré les extra-terrestres. Mais vous ne pouvez pas *prouver* que je ne les ai pas rencontrés ».

Or, c'est effrayant, mais ce que dit le grand Raël, *strictissimo sensu*, est irréfutable : il est impossible de *prouver* de manière absolument, totalement, définitivement contraignante qu'il n'a pas rencontré de petits hommes verts, et qu'il n'est pas, comme Jésus, d'excellente famille du côté de son père. Cette impossibilité est étrange : ne savons-nous pas tous pertinemment que M. Vorilhon est au mieux un triste illuminé, au pire un habile charlatan, et sans doute les deux à la fois ?

Pourquoi le savons-nous *pertinemment*, et pourquoi ne pouvons-nous pas le *prouver absolument* ? Cette question semble mettre au défi rien de moins que les pouvoirs des sciences, humaines autant qu'exactes, tout au moins leur pouvoir de convaincre. Je crois pourtant que ce défi n'en est pas un. Je crois que l'impossibilité de *prouver absolument*, au-delà de tout doute *déraisonnable*, fait la grandeur et la force de la raison et de la science, beaucoup plus que leur faiblesse.

Mais voyons cela d'un peu plus près. Si nous savons *pertinemment* que le grand Raël n'est que M. Vorilhon Claude, on dira que c'est une affaire de

¹ Conférence prononcée le 13 mars 2003, à l'occasion de l'inauguration d'un enseignement de sciences humaines à l'EPFL.

simple bon sens. Peut-être. Mais ce bon sens, ce sont des siècles de science qui l'ont informé et formé. Si nous rions de Vorilhon, c'est bien parce que le travail conjoint des sciences exactes et des sciences humaines nous donne les moyens d'en rire, et de nous orienter à peu près correctement dans la vaste jungle de la bêtise ou de la charlatanerie humaine. Bref, ce sont ici les sciences qui nous pétrissent de bon sens.

Les sciences *exactes*, par techniques interposées, nous permettent par exemple de savoir que la nuit de l'annonciation raélienne, aucun radar n'a noté la présence d'une soucoupe volante dans le ciel ; et qu'aucune trace n'atteste d'un atterrissage dans les volcans d'Auvergne. Elles nous enseignent aussi qu'aucune vie consciente n'existe dans le système solaire, hors celle de notre Terre, et que le voyage jusqu'à nous d'éventuels petits hommes verts risquerait d'être un peu long – à moins bien sûr que ces êtres n'aient une espérance de vie qui se compte en millions d'années, ou que leurs vaisseaux spatiaux ne dépassent la vitesse de la lumière. Et encore. Bref, les sciences exactes nous apprennent que si l'existence des extra-terrestres est une vérité, cette vérité-là est vraiment ailleurs, tout ailleurs.

Les sciences *humaines*, de leur côté, ne nous aident pas moins. Elles font par exemple la psychologie et la sociologie des gourous ; elles nous expliquent à quels besoins collectifs répondent les vaticinations de Raël et des raéliens ; quelles croyances, quels fantasmes, quelle imagerie du sacré sont convoqués et revivifiés par la naissance virginale de M. Vorilhon ; quelle sous-transcendance à la sauce technique est bricolée avec cette invention de voyageurs descendus du ciel. Ainsi de suite.

Pour mieux montrer comment les sciences jouent un rôle essentiel dans notre capacité de discerner le vrai du faux dans le brouet d'affirmations ou de prétendues découvertes que nous servent quotidiennement les médias, je pourrais évoquer d'autres exemples, qui prêtent moins à rire, et beaucoup à pleurer, comme le créationnisme ou le négationnisme. Je me contenterai d'un récent phénomène médiatique qui nous laisse hésiter entre le rire et les larmes, et qui n'est pas loin, d'ailleurs, de relever du négationnisme : celui de Thierry Meyssan, qui a prétendu, dans son livre *L'effroyable imposture*, qu'aucun avion ne s'était écrasé sur le Pentagone le 11 septembre 2001 (un livre vendu à des centaines de milliers d'exemplaires dans le monde entier).

Eh bien, ceux qui ont pris la peine de le réfuter ont eu recours, comme il se doit, au travail conjoint des sciences exactes et des sciences humaines. Ils ont ainsi montré que les affirmations de Meyssan s'évanouissaient au simple rappel des lois de la mécanique, de la balistique, ou de la résistance et du point de fusion des matériaux. Voilà pour les sciences exactes. Quant aux sciences humaines, elles leur ont permis de collecter et de peser les propos des témoins ; et surtout

d'établir que Meyssan reprend dans son méchant libelle une théorie du complot qui remonte à quinze ans au moins ; cette théorie prétendait alors révéler, avant « l'effroyable imposture », ce qu'elle nomma « l'horrible vérité » : un gouvernement américain parallèle, nommé le MJ12, cherchait secrètement à se procurer des armes invincibles, et cela, je vous le donne en mille, grâce à... des extraterrestres, ceux de Roswell, descendus de leur soucoupe en 1947. Comme on se retrouve. Roswell et Raël, même combat. Même structure paranoïaque non critique.

Bref, on pourrait dire que les sciences exactes cherchent les indices du crime (du crime de mensonge en l'occurrence), ou si l'on préfère, les raisons matérielles qui font que le mensonge ne peut être vérité ; les sciences humaines, de leur côté, se demandent à qui profite ce crime, et sur quels ressorts il joue afin de passer pour vérité.

*

Voilà donc comment le travail conjoint des sciences exactes et des sciences humaines nous permet de *savoir pertinemment* que M. Vorilhon ment, et que M. Meyssan délire. Pourtant – et je reviens ici à ma constatation première – nous ne pouvons pas le *prouver absolument*.

Nous ne pouvons pas le *prouver absolument*, au-delà de tout doute déraisonnable, pour des motifs évidents : après tout, la démonstration que le débarquement d'extraterrestres est impossible repose sur notre connaissance de l'univers et des forces qui le régissent. Or, diront les raéliens, comment être sûr que d'autres forces cachées n'y sont pas à l'œuvre, qui permettraient par exemple de se déplacer plus vite que la lumière ? Et puis, si aucun instrument n'a détecté la soucoupe de Raël, si elle n'a laissé aucune trace au sol, pourquoi cela signifierait-il nécessairement qu'il n'y a pas eu de petits hommes verts ? Pourquoi cela ne prouverait-il pas au contraire que les petits hommes verts sont capables d'échapper à toutes nos investigations, tels des immortels qui, sur notre monde, glissent sans appuyer ? Et voilà comment le démon du doute déraisonnable, que nul ne peut *absolument* faire taire, dérobe le sol sous les pieds des sciences exactes.

D'un autre côté (et là, ce sont les sciences humaines qui se retrouvent flottant dans le vide), c'est en vain qu'on nous fournit la liste des dizaines de témoins qui auraient vu un avion s'écraser sur le Pentagone. Car qui dit que ces témoins n'ont pas été manipulés, influencés, abusés, achetés, inventés ? Et s'il est peut-être vrai que la thèse de Meyssan implique l'idée d'une conspiration dans les plus hautes sphères du gouvernement américain, de mèche avec les extra-terrestres, qu'est-ce qui prouve que cette idée est *nécessairement* fautive ? Qu'est-ce qui prouve absolument et définitivement que toute supposition de conspiration est un délire

conspirationniste ? Après tout, il arrive parfois que l'on conspire vraiment !

Autant que nous puissions le savoir, disent les sciences, il n'y eut pas d'extraterrestres à Roswell ni en Auvergne, et un avion s'est bel et bien écrasé sur le Pentagone. Mais, leur répliquent les raéliens et les meyssaniens, pouvons-nous prétendre tout savoir ? Il y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que n'en peut concevoir ta science, etc. Et puis, la science est ce qu'elle est *maintenant*. Elle peut changer. D'ailleurs, de très bons esprits ne nous expliquent-ils pas qu'elle n'a fait, depuis ses débuts, que passer d'un « paradigme » à l'autre ? Du coup, voilà les historiens postmodernes des sciences convoqués à la rescousse par les promoteurs de l'ignorance volontaire.

*

Je n'insiste pas là-dessus (d'autres l'ont fait avec talent), mais il est incontestable que la pensée postmoderne, au nom d'un combat hypersubtil contre une prétendue « hégémonie » rationaliste, a contribué à nous ôter les moyens de répondre aux Raël et aux Meyssan. Mais quoi qu'il en soit, le fait est là, avec ou sans l'aide des postmodernes : nous ne pouvons *prouver absolument* et définitivement (et nous ne pouvons *contraindre* personne à croire) que Meyssan ou Raël sont dans le mensonge ou le délire. Et cela, même si le travail conjoint des sciences exactes et des sciences humaines nous permet de le *savoir pertinemment*.

On me dira que cela n'est pas bien grave, parce que, malgré les centaines de milliers d'exemplaires du livre de Thierry Meyssan, malgré le tapage mondial des canulars raéliens, ces phénomènes grotesques et scandaleux restent des phénomènes marginaux, dont s'amuse probablement un certain nombre de ceux-là mêmes qui feignent d'y croire. On me dira que notre société tout entière ne vacille pas à cause d'eux.

Je n'en suis pas sûr. Il me semble au contraire que des pans de plus en plus larges de notre société et de nos cervelles s'autorisent de l'impossibilité de *prouver absolument* quoi que ce soit, pour dénier toute valeur au *savoir pertinent*. Non seulement une telle attitude permet à tous les négationnismes de prospérer, mais elle ouvre toute grande la porte à ce qu'on pourrait appeler la privatisation de la vérité. Puisqu'il n'est de preuve absolue en aucune matière, toutes les croyances s'arrogent donc le droit de coexister dans une ignorance réciproque et superbe, qui se pare du nom de tolérance. Ainsi, et pour donner volontairement un exemple qui peut paraître hors sujet, notre société va refuser, par exemple, de condamner les doctrines qui prônent l'inégalité de l'homme et de la femme, car enfin, ce que nous pensons n'est que ce que nous

pensons, nous ne pouvons pas *prouver absolument* nos Droits de l'homme et de la femme. *Ergo*, la pensée contraire est tout aussi légitime.

Je donne à dessein cet exemple qui sort du domaine de la raison pure pour entrer dans celui de la raison pratique. De l'éthique pour tout dire. Mais c'est pour rappeler que la raison précisément comporte une dimension éthique. Et que le savoir pertinent suppose un refus de *tout* arbitraire, pas seulement de l'arbitraire intellectuel. Il n'y a d'ailleurs jamais d'arbitraire purement intellectuel. Pas plus qu'il n'y a d'honnêteté purement intellectuelle. On est honnête ou malhonnête, c'est tout.

Je parlais de privatisation de la vérité. Or la raison, qui cherche cette vérité sans bien entendu jamais l'atteindre entièrement, comporte une dimension communautaire et sociale ; ce n'est pas pour rien que les penseurs du Droit Naturel ont toujours invoqué, dans l'homme, à la fois une raison partagée et une socialité essentielle. La raison, *c'est* la socialité. On pourrait aussi dire, tout simplement, qu'avant d'être un instrument prêt à l'emploi, la raison est une faculté humaine ; et, avec l'imagination dont parlait Baudelaire, et dont elle est sœur malgré les apparences, la « reine des facultés » ; ce qu'on appelle le vrai, avant d'être un protocole d'expérience, est un idéal humain, auquel nous aspirons, ou devrions aspirer, de toute notre volonté passionnée. La recherche du vrai, c'est une recherche de clarté dans le monde et d'entente entre les hommes. La vérité privée est une contradiction dans les termes. La vérité, c'est ce qui se partage.

*

Bref, la raison pure a toujours à voir avec la raison pratique. On pourrait dire plus encore, pour mieux faire sentir à quel point elle concerne tout l'être. Et j'ai presque envie, après avoir invoqué la raison pratique, c'est-à-dire un choix qu'on peut qualifier d'éthique, d'invoquer aussi le mystère de l'esthétique, au sens le plus haut du terme, au sens où le beau est la splendeur du vrai.

Assurément, si nous savons que MM. Raël et Meyssan nous trompent, c'est grâce à toutes les preuves qu'accumulent contre eux les diverses sciences. Mais il est clair que nous n'avons pas besoin, en temps normal, de déployer tout ce travail pour nous convaincre que nous sommes en face de billevesées. Nous le savons *instantanément*, dans un éclair d'intuition et d'évidence. Ce n'est que dans un deuxième temps, parce que l'hypocrisie ambiante nous y contraint, que nous sommes conduits à déployer l'éventail des preuves, à expliquer pourquoi les extra-terrestres n'existent pas, ou à nous interroger sur la paranoïa conspirationniste. Bref, lorsque nous réagissons à la déraison, c'est de manière immédiate,

et comme à l'ouïe d'une fausse note ou à la vue de deux couleurs mal assorties.

Ne serait-ce pas à dire que la certitude rationnelle a quelque chose à voir avec le discernement intuitif, avec un jugement d'ordre esthétique ? Que si nul d'entre nous n'a la science infuse, la science peut, en nous, s'infuser, et pas seulement s'apprendre comme s'apprendrait une technique ?

Non pas, je m'empresse de le dire, que je prétende identifier la certitude scientifique avec la satisfaction esthétique. Ce serait tomber, pour le coup, dans un postmodernisme mou, et créer la confusion. Je dis seulement que si nous sommes instruits, en profondeur, des exigences de la raison, instruits aussi de ce qui est possible et impossible à vues humaines, dans le monde matériel comme dans le monde humain, alors ce qui heurte ou bafoue nos connaissances en ces matières nous choque et nous alerte aussi aisément, aussi clairement, aussi douloureusement que l'usage d'une symphonie de Beethoven dans une publicité pour voiture.

Ainsi, de même que nous percevons sans peine que telle musique est prostituée, tel spectacle frelaté, nous percevons aussi que tel discours est aberrant ou mensonger. Un raisonnement boiteux nous blesse autant qu'un solécisme. L'évidence rationnelle peut donc nous illuminer avant toute analyse, et les manquements à la raison, nous heurter comme les mauvaises manières et le mauvais goût.

J'ose donc affirmer que le choix de la raison ne nous est pas seulement dicté par l'éthique, mais qu'il relève aussi de l'apprentissage esthétique. De même que nous *devons* choisir la raison parce que la raison est juste, parce que la raison est bonne, j'irai jusqu'à dire platoniciennement que nous *pouvons* y adhérer parce qu'elle est belle. Oui, nous pouvons la cultiver comme on cultive un art ; oui, nous pouvons nous en imprégner comme on s'imprègne d'un paysage ou d'une harmonie.

Cela n'étonnera que ceux pour qui la raison serait une capacité purement mécanique de calculer que deux et deux font quatre (mais pourtant, que de beauté cachée, en fait, dans cette simple addition !). C'est bien là une des plaies de notre rationalité moderne, technicienne à l'extrême, et par ailleurs vouée aux croyances les plus infantiles dès qu'elle sort des domaines où s'applique la techno-science, cette rationalité descendue et figée dans les objets. Notre Occident contemporain, et c'est calamiteux, laisse à la technique le soin de la raison, comme il laisse à l'ordinateur le soin de la mémoire. Cette attitude trahit un oubli total de la démarche réelle des sciences, de toutes les sciences, et méconnaît le lien de la raison calculante avec la raison tout court. Bref, notre drame, c'est le cloisonnement de l'esprit.

Oui, le plus dramatique, ce n'est pas tant l'existence de cerveaux purement techniciens, qui ne verraient le monde et les hommes que comme des machines. Au fond, ces cerveaux-là, ces hyperpositivistes n'existent guère. Le drame, ce sont bien plutôt ces innombrables esprits, assoiffés à juste titre d'autre chose que de pure rationalité technique, mais qui ne quittent la froide mécanique que pour le délire le plus niais, et croient qu'il n'est de conscience qu'en dehors de toute science. Ces innombrables esprits qui ne savent pas, ou ne savent plus que la raison scientifique est une partie de la raison humaine, et que la raison humaine n'est jamais ennemie, au contraire, de ce qui éventuellement la déborde ou la dépasse (et je ne parle pas ici de la mystique, je parle simplement de l'éthique et de l'esthétique).

La raison, c'est notre être humain tout entier. Autant qu'elle est compréhension du monde, elle est volonté passionnée de comprendre le monde, dans toutes ses dimensions. La raison n'est rien d'autre que cette faculté, en nous, de faire du chaos un cosmos.

*

Or, pour nous aider à mieux en prendre conscience, les sciences dites *humaines* peuvent jouer, aux côtés des sciences exactes, un rôle tout à fait spécifique. Les sciences dites humaines peuvent nous aider à voir que ce qui n'est pas de l'ordre de la preuve absolue est quand même l'objet d'un savoir pertinent, et que si l'on sort de l'univers de la techno-science, on ne tombe pas pour autant dans celui de l'arbitraire.

Les sciences humaines, on le sait, sont des monstres intéressants. Et, d'une certaine manière, une contradiction vivante. Elles sont suivies, comme par leur ombre, par cette question du sage hindou : comment la connaissance pourra-t-elle jamais connaître celui qui connaît ? En d'autres termes, comment le sujet va-t-il se faire objet pour lui-même ?

Il est normal, dans ces conditions, que les sciences humaines (si je résume leur histoire à une vitesse qui dépasse gravement celle de la lumière) soient exposées à deux tentations contradictoires, la tentation objectiviste et la tentation subjectiviste. La première consiste pour elles à traiter l'humain comme un cadavre à disséquer ; à viser son chiffre intégral, donc à s'assimiler – indûment – aux sciences exactes. La seconde tentation sera au contraire de réduire toute la réalité, y compris les constructions des sciences exactes, à des productions subjectives, au même titre que les récits ou les mythes.

Ces deux tentations peuvent coexister. Mais on pourrait dire (non sans continuer de simplifier à l'extrême, bien sûr) que durant ce dernier demi-siècle elles se sont succédé : dans les années 1960, on a été tenté de trouver dans et par les sciences exactes la vérité des sciences humaines (je

pense bien sûr au fameux « modèle linguistique »). Au cours des années 1980, la tentation fut de trouver dans et par les sciences humaines la vérité des sciences exactes (et là je pense aux postmodernes). Bref, il y eut d'abord le risque, pour les sciences humaines, de s'absorber dans les sciences exactes, puis le rêve d'absorber les sciences exactes (souvent avec le consentement empressé de ces dernières, comme le montre le cas d'un Feyerabend).

Après Charybde, Scylla. Mais heureusement il ne s'agit que de tentations, auxquelles ne succombèrent pas les sciences humaines dans leur ensemble. Si de telles sciences existent plus que jamais, c'est parce qu'elles parviennent tout de même à naviguer sans naufrage entre les deux roches fatales. D'une part elles méritent d'être appelées sciences, puisqu'elles peuvent produire de l'intelligible, proposer des théories testables, présenter des acquis rationnels. Et d'autre part elles sont humaines, notamment parce qu'elles travaillent sur les *finalités* des actes humains, et pas seulement sur les *causalités* matérielles du monde. D'où la fameuse distinction de Jaspers et de Max Weber entre *l'explication*, domaine des sciences exactes, et la *compréhension*, royaume des sciences humaines. Ce double caractère, plus qu'une contradiction, est une tension féconde – et, précisément, la plus humaine des tensions.

Car si ces sciences sont « humaines », c'est surtout dans la mesure où elles mettent en jeu et en œuvre le *langage*. Les sciences humaines sont des sciences *de langage* : c'est à la fois leur faiblesse et leur force. Contrairement aux chiffres, les *mots*, sur lesquels et grâce auxquels opèrent les sciences humaines, ne peuvent s'arracher entièrement à la subjectivité. La tête dans les étoiles de l'abstraction pure, ils gardent toujours à leurs semelles de vent un peu de terre, de boue et d'argile. C'est par eux, en eux, que l'objet de ces sciences humaines demeure un sujet. Mais ce défaut est aussi une qualité suprême si l'on songe que les mots, contrairement aux chiffres, possèdent une caractéristique étrange et singulière : ils sont à la fois eux-mêmes et la conscience d'eux-mêmes.

Oui, le langage est hybride, inexact, ambigu, mais l'avvers de cette médaille est que le langage est d'abord *distance à soi-même*, que le langage *est* la conscience. Et la légitimité première des sciences humaines est la plus ancienne et la plus profonde de toutes : c'est que l'homme est un animal parlant ; c'est que l'homme est à la fois objet de science et sujet de conscience, à la fois en-soi et pour-soi. Bref, la première des sciences humaines, ce n'est pas la linguistique, comme on a pu parfois le croire : c'est le langage lui-même. C'est la conscience de soi, que l'homme acquiert, ou plutôt que l'homme *est*, dès lors qu'il est un animal parlant.

*

Les sciences humaines, c'est-à-dire la compréhension de l'homme par l'homme, au miroir de ses œuvres de langage, empêchent alors que la raison, en nous, soit simplement un instrument dont on s'empare distraitemment pour faire tourner le monde techno-économique, et qu'on remise dès qu'on sort de son bureau ou de son laboratoire, afin de se livrer aux délices de l'irrationalité meyssanienne ou raélienne. Ce n'est pas en vain que le mot grec de *logos* signifie à la fois le langage et la raison. Car le langage est le plexus, ô combien solaire, de notre être rationnel. En lui, nous ne sommes plus seulement des êtres qui raisonnent, mais bien des êtres de raison.

Et lorsque nous connaissons et vivons le langage dans sa richesse, dans son pouvoir de vérité et de mensonge, de mémoire et d'oubli, mais d'abord et surtout son pouvoir de se regarder lui-même, son pouvoir de conscience, alors ce qu'on appelle les facultés humaines, sans se confondre, vont communiquer, s'aboucher les unes aux autres, s'enrichir réciproquement. Alors notre cerveau sera décroisé. Alors nous verrons comment la raison pure est sœur de la raison pratique, et de la raison esthétique. Le langage, c'est le messenger des savoirs, la fluidité de l'être.

Voilà pourquoi la pratique des sciences humaines, et des humanités, peut nous aider à mieux percevoir *immédiatement* le délire ou le mensonge, comme on sursaute à l'audition d'une fausse note en musique. Voilà pourquoi telle phrase de Proust, par exemple, instruira de sa rigueur délicate notre exigence d'exactitude dans le raisonnement scientifique et dans le raisonnement tout court.

Parce que nous aurons cultivé les mots, donc la conscience, parce que le langage et les œuvres de langage auront fait circuler le même sang dans tout le corps de notre esprit, et que notre connaissance de l'histoire, de la littérature, de la psychologie ou de la sociologie humaines nous rendra claires, par exemple, les structures élémentaires de la charlatanerie, alors il nous suffira d'un instant pour repérer et mettre à leur juste place les Raël, les Meyssan, et toute la clinquante misère de l'obscurantisme contemporain. Alors nous ne croirons plus que pour sortir de l'univers technique, il faille nous jeter dans les bras des petits hommes verts. Nous ne croirons plus que l'exactitude soit réservée au domaine du pur calcul, et que le vague ou l'illogisme soient les remèdes aux maux d'une société technicienne.

*

Il est donc beaucoup de choses du monde, Horatio, et non des moindres, que nous pouvons *savoir pertinemment*, même si nous ne

pouvons jamais les savoir toutes, ni les *prouver absolument*. Mais cette limite n'est décidément pas une limitation. Car à bien y regarder, l'administration d'une *preuve* qui serait *absolue* est un mirage inhumain, un fantasme de vérité figée et réifiée. L'acquisition d'un *savoir pertinent*, en revanche, par l'engagement conjoint de toutes nos facultés, l'approche imparfaite et passionnée d'une vérité vivante, c'est la définition même de notre condition humaine.

C'est ce qu'avaient bien compris les Grecs – inventeurs de la géométrie et de la tragédie. Dans *Antigone*, Sophocle fait chanter au chœur un célèbre éloge de l'homme, qui commence ainsi : « Il y a au monde bien des merveilles, mais la plus grande des merveilles est l'homme ». Et le chœur se poursuit avec la description inspirée des différents pouvoirs humains, qui ne s'arrêtent que devant la mort. Les vers 352-356 disent littéralement ceci (dans la traduction qu'en propose le philosophe Cornelius Castoriadis) : « [L'homme] s'est enseigné à lui-même la parole, et la pensée qui est comme le vent, et les passions instituant »². Et Castoriadis de souligner l'exceptionnelle, l'abyssale profondeur de la formule : « [Tout son savoir], il se l'est *enseigné à lui-même* ». Si nous la prenons à la lettre, cette formule est absurde, car comment peut-on s'enseigner quelque chose à soi-même ? Comment peut-on à la fois ignorer et savoir, être celui qui reçoit l'enseignement et celui qui le dispense ? Mais cette absurdité n'en est pas une ; elle exprime au contraire le mystère de ce que Castoriadis appelle la capacité d'autocréation de l'homme. L'homme qui, parti de l'ignorance, a construit lui-même son savoir. L'homme *auto-didacte*, au sens le plus exact du mot.

Mais on voit aussi que cette enthousiasmante vision de l'homme, qui s'institue lui-même par le langage, les sciences et les arts, a quelque chose qui, à jamais, restera vertigineux. L'autodidaxie, l'autoinstitution, l'autocréation signifient que notre pouvoir de comprendre et de savoir n'est pas susceptible d'une sanction extérieure qui serait définitive et contraignante. Notre savoir n'est jamais que notre savoir ; l'homme ne peut pas faire un pas de côté, s'élever au-dessus de lui-même pour se juger lui-même ; tout ce qu'il imaginera, inventera, établira, raisonnera, et même tout ce qu'il expérimentera, il le fera dans les limites de son intelligence, de sa conscience, de son humanité. Si bien qu'il pourra toujours se dire à lui-même : et si je me trompais ? Et si le monde que je crée, ou dans lequel je me crée, n'était ni le seul ni le vrai ? *Quid* du malin génie ? Lewis Carroll n'a-t-il pas raison contre Descartes ?

² Cf. C. Castoriadis, « Anthropogonie chez Eschyle et autocréation de l'homme chez Sophocle », in *Figures du pensable*, Seuil, 1999, p. 35. A. Bonnard, lui, traduit : « Plus vite que le vent, il pense. Le langage est son œuvre, et l'ordre des cités ».

Bref, le spectre du solipsisme ontologique ne peut être chassé. C'est le prix à payer pour être libre et créateur de soi. Si nous pouvions ancrer notre science dans une nécessité externe, à jamais soustraite au doute, même au doute déraisonnable, l'acte de savoir ne serait plus un acte libre. L'univers dont l'homme se rend raison à lui-même parce qu'il se l'apprend à lui-même est un univers dont il est le garant en même temps que le découvreur. Allons-nous donc nous en plaindre ?

J'ajoute une ultime remarque : la formule abyssale de Sophocle, que Castoriadis traduit par : « Il se l'est appris à lui-même », se dit, dans l'original grec, à l'aide d'un seul vocable, dont la racine fournit précisément au français le mot autodidacte, ou le mot didactique :

. C'est-à-dire la 3^e personne de l'aoriste du verbe $\epsilon\delta\alpha\sigma\kappa\alpha\iota$, qui signifie « enseigner, apprendre ». Or cette forme $\epsilon\delta\alpha\sigma\kappa\alpha\iota$ ne se traduit pas par « il l'enseigna », qui serait la voix active, ni par « il fut enseigné », qui serait la voix passive : c'est que la langue grecque connaît une troisième voix, qu'on appelle la voix moyenne, et qui exprime justement le retour de l'action sur le sujet. $\epsilon\delta\alpha\sigma\kappa\alpha\iota$ signifie donc bien : « Il se l'est appris à lui-même ».

Ainsi, tout le mystère de la condition humaine repose sur la pointe de diamant d'un seul mot, d'une seule forme verbale ! D'une seule *formule*, si j'ose risquer ce mot aux échos mathématiques. Ne sommes-nous pas, pour le coup, devant un concentré de science de l'homme, et de conscience de l'homme ? Devant une création de l'esprit comparable, en sa concision qui recueille tout un monde, au théorème de Pythagore ou à la preuve euclidienne que les nombres premiers sont une infinité ? Nous faut-il encore d'autres signes que la raison est une, et qu'elle est notre être tout entier ? Oui décidément, les sciences exactes et les sciences humaines marchent et marcheront ensemble, ou ne marcheront plus.